



Mme McKinley, Mère du défunt Président.

TEMPERATURE Du 19 septembre 1901.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for 7 h. du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.

L'ABELLE A BUFFALO.

LES LECTEURS DE L'ABELLE QUI VISITERONT L'EXPOSITION PARAHAMERICAINE DE BUFFALO, TROUVERONT LE JOURNAL EN VENTE, ENTRE AUTRES ENDROITS, AU BUFFALO CIRCULATION BUREAU, 509 MAIN STREET.

La transmission des pouvoirs aux Etats-Unis.

La disparition subite du président McKinley, à la suite du plus odieux des attentats, suivie de son remplacement instantané, essentiellement pacifique et parfaitement régulier par M. Roosevelt, sans la plus petite apparence de trouble dans l'Etat, sans le moindre déplacement parmi les hauts fonctionnaires du gouvernement, sont des faits surprenants qui donnent une bien haute idée des institutions de ce pays.

Eh bien ! Voilà plus d'un siècle que dure l'insurrection républicaine de ce pays, et elle est beaucoup plus solide que le premier jour. Non seulement elle est plus ferme, plus durable à l'intérieur, mais elle a conquis une puissance prodigieuse à l'étranger, et l'on peut dire hautement qu'en un peu plus de cent ans elle a fait, à elle seule, plus

de progrès que toutes les autres puissances monarchiques ensemble. Mais c'est surtout dans la transmission des pouvoirs que s'affirme cette stabilité, cette sérénité de l'institution républicaine. Plus les changements s'y produisent d'une façon soudaine et imprévue, plus ils s'opèrent pacifiquement sans jeter le moindre trouble dans les esprits, le moindre désordre dans les faits. Sous ce rapport, les Etats-Unis ont l'avantage sur la République Française. Là bas, dans les crises circonstancielles que nous venons de traverser, il y eut un intérêt forcé si court qu'il fut ; il eut fallu procéder d'urgence à une élection ; ici rien de semblable. Tout avait été réglé d'avance par la constitution. Aucun doute possible sur le successeur, éventuel de M. McKinley, à partir de la minute même où le chef de l'Etat rendait le dernier soupir ; il était remplacé par le vice-président. Pour que M. Roosevelt fût intronisé, il n'y avait qu'une simple formalité à remplir la prestation du serment. Un juge, la bible en main, et deux ou trois témoins, cela suffisait pour transférer les pouvoirs de l'exécutif d'une main à l'autre. Ce n'est pas tout encore. A tout chef d'Etat, il faut un cabinet pour mettre à exécution ses décrets et maintenir en mouvement la machine gouvernementale.

Le choix de ce cabinet appartient entièrement à l'exécutif. Ce dernier pouvait révoquer les anciens ministres et installer en tout lieu et place des hommes de son choix qui fussent bien à lui et lui appartenissent corps et âme. Il est très probable que partout ailleurs le chef de l'Etat aurait profité de la circonstance pour l'entourer de ses créatures. Que fait, au contraire, M. Roosevelt ? Il fait appeler tous les membres de l'ancien cabinet et les prie de conserver leurs portefeuilles, non pas seulement à titre provisoire, en attendant qu'il ait le temps de former un nouveau ministère, mais à titre définitif, et pour toute la durée du mandat qui vient de lui être imposé par la Constitution. De telle sorte que, en dépit des étranges et de l'imprévu de la situation, tous ces changements s'opèrent sans la moindre secousse et passent presque inaperçus.

Voici qui achève le tableau et, suivant une expression vulgaire, en est le bouquet. Ici comme ailleurs, dans tous les pays libres, les grandes élections sont l'occasion de lettres formidables, quelquefois sanglantes. C'est à croire qu'une moitié du pays va se ruer sur l'autre moitié, pour l'anéantir. Le grand jour arrive, enfin. C'est au milieu de tranges indécibles que s'ouvrent les "Polls". Toute la journée, les partis opposés se mesurent des yeux, se menacent du poing ou du revolver. Heureux quand dans cette bagarre on n'a pas à signaler quelque victime. Le soir, on dépeuple le scrutin, on compte les voix, il y a nécessairement un parti vainqueur et un parti vaincu, ce dernier étant généralement le plus ardent, le plus intraitable. Vous croyez qu'il va s'insurger et mettre le pays en feu ? Pas du tout. Il se trouve en minorité et il le reconnaît. Il est battu par la majorité, il se soumet. Plus que jamais il croit à la justice de la cause qu'il défendait ; mais il s'en était rapporté au verdict du pays. Le pays a rendu son verdict et l'a condamné. Il baisse la tête et se résigne, en attendant que sonne l'heure de la revanche, si elle arrive jamais. Telles sont les mœurs politiques de la Grande République américaine ; elles en font la gloire et la stabilité et il est bon qu'elles soient exposées au grand jour de la publicité pour l'éducation des peuples d'outre-atlantique auxquels elles sont trop inconnues.

SOUVENIRS Historiques.

Les souvenirs historiques que nous publions aujourd'hui complètent ce que nous avons déjà dit du château célèbre où sont installés les bûtes de la France.

Le mois de septembre marque une date mémorable. En octobre 1898, l'Europe vit s'établir l'alliance franco-russe ; elle assista, en septembre 1901, à l'affirmation de l'union des deux peuples. Ce n'a pas été sans peine qu'on a tout remis en état dans la vieille résidence royale. C'est le 21 novembre 1899 que Napoléon III la quitta pour la dernière fois. Depuis, le château de Compiègne était resté inhabité. Il a fallu une équipe de plusieurs centaines d'ouvriers pour y apporter tous les aménagements nécessaires.

Nicolas II ne sera pas le seul souverain étranger qui aura été reçu à Compiègne. Victor Emmanuel II et Guillaume de Prusse y logèrent en 1897. On y vit aussi le grand père du tsar actuel, Alexandre II. Une autre empereur de Russie vint à Compiègne. C'était sous la Restauration. Une coalition nouvelle s'était formée entre l'Angleterre, l'Autriche et la Prusse pour le débâtement de la France. Alexandre Ier fut le sujet une entrevue avec le roi Louis XVIII. Les deux monarques se rencontrèrent au château de Compiègne. Le tsar déclara formellement qu'il s'opposait à toute tentative d'agression contre la France, à toute atteinte à l'intégrité de son territoire. On possède aux archives impériales de Saint-Petersbourg plusieurs lettres écrites à ce moment par Alexandre Ier. L'une d'elles laisse voir la satisfaction que le souverain russe éprouve de résider dans cette magnifique

demeure de Compiègne. Il en décrit les beautés. Mais ce qui le charme surtout, c'était la forêt, l'immense forêt de 14,136 hectares, avec un pourtour de 94,320 mètres, percée de 354 routes qui ont ensemble 1,350,000 mètres de longueur. A l'une de ses extrémités se dresse le château de Pierrefonds, véritable forteresse féodale, dont les murailles soutiennent plus d'un siècle. Cet édifice a été complètement reconstruit par Viollet le Duc. Pierrefonds s'est relevé de ses ruines, avec ses tours, son donjon, ses machicoulis, ses poivrières, ses grandes salles voûtées, ses cryptes.

Jadis, au temps des premiers rois de France, la forêt fut plus vaste encore. On l'appelait alors "la forêt de Ouisse". C'est sur sa lisière même que se trouvait le palais des rois mérovingiens. Des chasses qui duraient plusieurs jours de suite y avaient lieu, et c'étaient des hécatombes de cerfs et de sangliers. Sous le second Empire, on vint remettre en honneur ces grandes fêtes cynégétiques ; mais on avait bien soin de ne pas imiter les chasseurs des siècles passés qui allaient eux-mêmes à la recherche du gibier, parcourant toute la forêt ; les invités de l'empereur se contentaient d'exercer leur adresse dans des "tirés" clos où l'on avait, par des battues, fait affluer lièvres, faisans, perdrix, etc.

Pour certaines chasses, ces "tirés" ne contenaient pas moins de 5 à 6,000 bêtes. On en cite une où il y eut 5,000 lapins, 1,200 faisans, 70 à 80 chevreuils, 300 lièvres et 100 perdrix. Tous ces animaux, ahuris, posés en avant par les batteurs, passaient entre les jambes des chasseurs, volaient au dessus de leurs têtes. On tirait en moyenne 3,240 coups de fusil en deux heures, et on abattait près de 1,700 pièces. D'après un calcul fait par M. Camille Le Senne, il était tué par an, en seize chasses, dans les neuf "tirés" de Compiègne, Versailles, Saint-Germain, Rambouillet, Marly et Fontainebleau, 16,000 lapins, 8,000 faisans, 320 chevreuils, 480 perdrix et 80 pièces diverses ; on ne tirait pas moins de 55,000 à 60,000 coups de fusil.

Pendant le voyage qu'ils firent en France à l'occasion de l'Exposition de 1867, Guillaume de Prusse prit souvent part aux chasses de Compiègne ; pendant ce temps, M. de Bismark, qui l'avait accompagné, visitait les forêts, s'entretenant avec les nombreux émissaires qu'il comptait dans Paris, rêvait déjà la guerre. La chasse n'est pas la seule distraction des invités de l'empereur à Compiègne. On jouait aussi la comédie. La princesse de Metternich, Mme de Pourtales, Mme de Gallifet tenaient les principaux rôles féminins. Il paraît que parfois ces dames n'hésitaient pas à se montrer en costumes des plus légers et à lancer des compliments assez laides. On a publié à ce propos des lettres de Mme de Metternich qui sont tout à fait édifiantes. Dans l'une, elle parle d'un refrain à tout casser, ajoutant : "Vous verrez comme je vous dirai ça !" Une autre lettre donne des détails sur "une danse espagnole, avec changement de costume à vue sur la scène". Les invités de Compiègne venaient en cinq séries. Chacun devait amener son valet de chambre. On raconte que Sainte-Beuve, qui n'avait pas de domestique, dut prier la princesse Mathilde de lui en ôder un. L'empereur, dit-on, se montrait assez tolérant, prenant des façons de bonhomme, s'amusant

avec son fils, "Loulou", comme il l'appelait, l'embrassant de vant tout le monde, le faisant sauter sur ses genoux, en exultant père de famille, et lui demandant sa moustache à tirer. L'impératrice, elle ne badinait pas sur les questions d'étiquette. C'est ainsi qu'elle exigeait qu'aux dîners et aux soirées théâtrales toutes les femmes fussent en toilettes décolletées. Une vieille dame portant une robe montante ne put entrer dans les salons qu'après avoir été faire échauffer son corsage par l'une des couturières du château. Les hommes étaient tenus de porter la culotte courte.

Pendant qu'on s'amusait ainsi de terribles événements se préparaient. Nul ne pensait s'en soucier. On ne pensait qu'à la comédie nouvelle, et c'est sur un drame que la toile allait bientôt se lever !

Les appartements qu'occupaient l'empereur et l'impératrice étaient ceux qu'avaient habités Napoléon Ier et Marie-Louise. Il faut rappeler que le château avait été reconstruit sous Louis XV d'après les plans mêmes de l'ancien palais de Charles V, dont on voit encore des vestiges. Appuyant, Louis XIII avait négocié le mariage de la princesse Henriette avec Charles Ier et l'alliance avec la Hollande contre l'Autriche. Louis XIV, du 30 août au 22 septembre 1696, assista à des manœuvres militaires devant Compiègne. Soixante mille soldats devaient simuler l'attaque et la défense de la place. Mme de Maintenon regardait ces opérations en chaise à porteurs, et près d'elle le roi, le chapeau à la main, se baissait pour lui parler, par la glace à demi baissée. "Exercice qui, dit Saint-Simon, fut l'un des plus beaux de son règne". C'est encore à Compiègne que Louis XV reçut la jeune archiduchesse d'Autriche, Marie-Antoinette, lorsqu'elle vint en France pour épouser le dauphin.

La Révolution arriva, et elle installa un Prytanée dans le château ; sous le Consulat, le Prytanée fit place à une Ecole des arts et métiers, plus tard transférée à Châlons.

Un souverain étranger vint alors prendre possession du château. C'était Charles IV roi d'Espagne. Napoléon Ier offrit à ce monarque déposé la jouissance de l'ancienne résidence royale. Mais Charles IV n'y passa que peu de temps ; il alla fixer sa demeure à Marseille. Le château de Compiègne se trouvant tout aménagé, Napoléon Ier voulut y mener Marie-Louise qu'il venait d'épouser. Il eut à son intention une attention des plus délicates et, d'ailleurs, assez coûteuses. Sachant que Marie-Louise affectionnait particulièrement, pendant ses séjours au château de Schonbrunn, une belle charmille sous laquelle elle se reposait, il fit élever dans le parc, à gauche de la terrasse, une allée ombragée qui n'a pas moins de 1,400 mètres.

On l'appelle "le Berceau de fer". Cette charmille est en fer forgé. Les plantes qu'elle abrite sont encore vigoureuses ; les glycines et les rosiers forment une voûte odorante que les rayons du soleil ne pénètrent pas. Ce terrible homme qu'était Napoléon Ier avait aussi, on le voit, ses heures de galanterie. Un de ses généraux, le voyant épris de Marie-Louise, disait : "C'est le lion amoureux !" Mais il est probable que, sous la charmille de Compiègne, il ne se contentait pas de promener des rêves idylliques. C'est à Compiègne qu'eut lieu le mariage de Léopold Ier, roi

des Belges, avec la princesse Clémentine d'Orléans, fille aînée de Louis Philippe. Celui-ci n'avait en rien modifié les arrangements de Napoléon Ier. Il se contenta de faire construire la salle de théâtre, qui n'est pas complètement achevée. Napoléon III, non plus, n'apporta aucun changement dans le château. C'est ainsi que les appartements de Napoléon Ier et de Marie-Louise sont demeurés intacts. On a conservé aussi tel qu'il était le salon où se réunissaient, pour les chasses impériales, les notables invités, et des fenêtres duquel on a vu sur la grande avenue des Beaux-Monts, que trône le parc et la forêt sur une longueur de plus de six kilomètres, et forme une admirable perspective.

Depuis la République, le château a été transformé en musée. Il renferme de très remarquables peintures, des marbres très beaux. L'un de ces marbres, une statue de Lætitia, mère de Napoléon Ier, a tous les doigts de la main gauche brisés. Cette mutilation est due aux Allemands. Pendant l'occupation de Compiègne, en 1870, ils se faisaient un amusement de ces destructions. N'insistons pas sur ces souvenirs d'une époque douloureuse. Compiègne en compte de glorieux. Ses habitants eurent l'honneur d'être les fidèles compagnons d'armes de Jeanne d'Arc, dont la statue se dresse devant le superbe Hôtel de Ville. C'est pendant une sortie, le 24 mai 1430, que la vaillante Lorraine fut prise par les ennemis sous les murs mêmes de la ville, et dès lors allait commencer le martyre de celle qui avait été la libératrice de la France. Mais sa bravoure avait entraîné ses troupes. Trois fois les habitants de Compiègne, mêmes les femmes, saignés d'une ardeur impétueuse, repoussèrent les Anglais, qui, finalement, durent battre en retraite. Sur le socle de la statue de Jeanne ont été gravées ces paroles qui lui sont attribuées : "Je irais revoir mes bons amis à Compiègne !" Il ne fut, hélas ! pas permis à l'héroïne de tenir sa parole.

LE Yacht de Nicolas II.

Nous croyons intéressant de publier de nouveau, car c'est de la haute actualité, la description du "Standard", l'admirable yacht à bord duquel le Tsar et la Tsarine se sont rendus à Dunkerque.

Quant le Tsar se rend en Danemark, il s'embarque généralement avec la Tsarine et sa suite sur "l'Etoile Polaire", un très élégant et très confortable yacht de plaisance que fit construire le tsar Alexandre III et qui rappelle à Nicolas II de charmants souvenirs d'enfance. Mais depuis quelques années les inventions modernes ont apporté des progrès considérables dans l'aménagement des yachts ; l'élegant bateau de jadis ne pouvait plus soutenir la comparaison avec le "Hohenzollern" de Guillaume II, ou le nouveau "Victoria and Albert" d'Edouard VII. Il fallait à l'empereur de Russie un palais flottant il le possédait depuis cinq ans déjà : il l'a baptisé le "Standard". On le verra ces jours-ci dans la rade de Dunkerque.

Avec ces trois mâts d'acier pouvant supporter 11,000 pieds carrés de toiles, ses deux énormes cheminées et ses nombreuses

manches à air, il a vraiment grande allure. Il est peint aux couleurs : riales ; noir jusqu'à la ligne flottaison, jaune en dessous l'avant, un sigle à deux t majestueux, hautain, avec deux ailes noires déployées, ble prendre son vol ; à l'arr sculptées dans le bois, les les de l'Empereur : N. II, et tout. Deux câbles dorés ce le long de la quille. Quel arabesques d'or ornent le con des hautes.

Le pont mesure 420 pied long sur 60 pieds de large deux machines, qui actionne chacune une hélice, sont d force de 15,000 chevaux et neut au navire la vitesse moye de 19 nœuds. L'équipage composé de 370 hommes commu des par 20 officiers.

Voilà pour les renseignements techniques. Passons aux aménagements. D'abord, il faut admirer le va tapin d'Orient de toute beauté meublé de sièges en rotin. Ont coûté plus de 20,000 francs Les appartements de l'Empereur des deux impératrices et Tsarevitch se composent chac de trois pièces : chambre à c cher, salon et salle de bain.

Au centre de ce groupe d' appartements se trouve la salle manger destinée à l'intimité la famille. Vient en suite à l'arrière le salon en rotou avec son mobilier en noyer a ricain et ses tentures en soie b chère vert d'eau.

La chambre à coucher de l'E percer possède un mobilier esotier ; les tentures sont à perse à fleurs bleues sur fon blanc. Le lit est en bronze n kalé. Voici le cabinet de travu salon ; tentures de cuir gris b rideaux de soie de même coloru tapis framboise, grand bergu formant bibliothèque et divan curu.

Bu face, les appartements de l'Impératrice, avec leurs meubl on boulean et leurs tentures à soie vert pâle.

Le planar des pièces est d'un luxe très discret, auquel r reconnaît la simplicité de Tsar. Deux grands escaliers en bo de bête conduisent à la salle manger de gala ; c'est une m gnifique pièce éclairée de demu rangées de fenêtres, et le soir, d cinq lustres électriques. Sx tante quinze couverts peuvent être dressés. Dans un anglu piano à queue, au fond, un sorte de loggia qui s'ouvre sur chapelle, toute baignée d'une lumière d'or, avec ses "iconostase" exquisement ciselés et s lampes nuit et jour allumées...

POETE ET CUISINIERE.

Ginthe, le grand poète alle mand, tout comme un simple mortel, a eu à souffrir de que ques désagréments domestiques. Témoin ce certificat qu'il a donné à sa cuisinière, Charlotte Hoyer : "Charlotte Hoyer a servi che moi durant deux ans. Elle pe passer pour cuisinière ; elle e par moment obéissante, poli prévenante. Mais l'ingalité d son caractère l'a rendue inap portable ces temps derniers. D'habitude elle agit et fait l cuisine à sa guise ; elle est récalitrante, impertinente, grossièr et cherche à laisser par tous le moyens ses maîtres. Bronillon et obstinée, elle soude les au tres domestiques et leur rend le vie dur. A part d'autres défauts de même genre, elle a encore ce lui d'écouter aux portes." Voilà un petit certificat qui n'a pas dû aider beaucoup Mlle Charlotte à se replacer !

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

LES SANS FAMILLE Marie-Madeleine GRAND ROMAN INÉDIT Par CHARLES MÉROUVEL.

DEUXIÈME PARTIE BATARDS ! VIII AVEUX. Suite. Regardez cette enfant-là, et

de Bieux, elle est bête mais pratique. Elle ira loin ! Au même instant M. Turner soldait royalement son addition en tirant de sa poche un portefeuille bourré de banknotes. Et, en remontant dans sa voiture, il se disait : Marie-Madeleine ! Une pauvre fille sans doute, elle aussi ! Qui sait si l'autre n'est pas exposée aux mêmes dangers et aux mêmes hontes ! L'autre, c'était la fille de mademoiselle de Rambert. Et la sienne ? En rentrant, il trouva une dépêche. Elle était de Barotte. Discrètement, elle se contenait qu'un chiffre : "Cinquant-trois !" Ea le lisant, Pierre Broudin éprouva un éblouissement. Rose lui demanda : — Qu'est-ce donc ? Il lui tendit la dépêche, et comme elle ne comprit pas — (à vent dire, reprit-il d'une voix où grondait une sourde colère, que madame de Prayssac croit sa fille morte et qu'elle vit ; que la baren d'Orvilliers s'est cruellement vengée ; que ma fille a été volontairement abandonnée et que peut-être elle est malheureuse, perdue dans ce Paris et livrée à toutes les misères et à tous les dangers ; mais je la retrouverai, je le jure, on je me vengera à mon tour !... A l'encre ! Le lendemain matin le frère et

la sœur se séparaient. Rose, attristée de ce qu'elle avait appris, reprit le train de Normandie pour rentrer chez elle. Et Pierre, qui de son côté partait en voyage, la pressait énergiquement dans ses bras en lui disant : — Silence et à bientôt.

IX MONDE INTERLOPE

Marie-Madeleine était un effet placé selon les désirs de l'astucieux neveu de la comtesse de Pleyber. Son amie de la rue Boissy-d'Anglas l'avait bien servi. Voici comment : C'était une femme large et courte, taillée en pot à tabac, toute rondelette, grasse comme une caille au mois d'août, blanche et sans angles de quelque côté qu'on l'examinât. Quarante-cinq ans environ. Un débris de jolie femme qui conservait encore une assez bonne figure toujours souriante pour accueillir la clientèle. Elle s'appelait madame Clarisse, un nom de guerre, un peu louche, comme celui d'Oranle, mais parfaitement approprié à sa profession apparente. Placez ! Le baron était au rez-de-chaus sée, au fond d'une cour comme l'avait dit le vicomte Gaston de

Rieux. Rien de plus simple comme aménagement. Quelques bancs couverts de maroquin d'un brun marron très défraîchi avec du linoléum de même nuance sur le payé. Deux tables de chêne et du papier paroissonnement coupé en petits carrés pour inscrire ce qu'on voulait et son adresse. Rien sur les murailles tapissées d'un papier incolore, marbré d'humidité par places. C'était tout.

Mais par un petit escalier en spirale, dissimulé dans un coin derrière une boiserie, on montait à l'entresol et là c'était un changement à vue. L'entresol était glacé, presque répugnant, tant l'entresol était gai, capitonné, confortable et chaud. Des tapis partout, des meubles doux et soyeux, des fanfreluches et des tentures, un demi-jour propice aux présentations, avec quelques tableaux et gravures d'un aspect suggestif et encourageant.

Lorsque Marie-Madeleine était entrée, sans conviction dans cette officine vide de clients, à laquelle elle s'adressait en désespoir de cause, elle avait éprouvé une sensation de froid et une tentation de s'enfuir en refermant la porte derrière elle. Elle l'aurait mise à exécution, mais aussitôt une voix douce et se l'avait appelée :

— Mademoiselle !... Entrez donc !... Je suis à vous ! C'était la patronne de l'établissement, roulée dans un peignoir de peluche blanc très ample et négligemment attaché. Du haut de son petit escalier, penchant sur la rampe son buste en mappemonde, elle essayait de retenir sa voix tendue.

Elle y parvint sans peine. La pauvre fille s'estima heureuse, dans son isolement au milieu de ce Paris tumultueux, d'entendre une voix obligeante qui après tout allait peut-être lui donner le conseil ou les moyens de sortir d'embarras dont elle avait tant de besoin. Déjà d'ailleurs, cette complaisante Clarisse était auprès d'elle. Comment était-elle descendue si vite !

Une pelote de laine lancée de l'entresol sur le linoléum du bureau n'eût pas fait plus de bruit. Et tout de suite, elle dit : — Vous demandez ?... — Madame Clarisse. — C'est moi. Avec une volubilité extrême, elle continua : — Ce que j'appelle ma consultation est terminée. On me connaît. On sait que c'est de neuf à onze. Jamais dans l'après-midi, à moins d'urgence. Vous venez appelez ?... — Marie-Madeleine. — Ah ! oui, je sais... — On vous a parlé de moi ! — Un jeune homme auquel j'ai

rendu quelques services... d'argent... Je ne vous le cache pas... Je serai quelquefois d'intermédiaire pour des emprunts de jeunes prodiges... Mes relations me le permettent... On gague sa vie comme on peut, ma chère petite, et ce n'est pas toujours toujours facile. Peut-être en savez-vous déjà quelque chose !

Elle s'interrompit : — Mais nous n'allons pas rester dans cette case... Vous désirez causer avec moi, me demander des conseils, savoir si je ne serais pas possible de vous trouver quelque chose ?... Eh bien ! je n'hésite pas à vous dire que je le pourrai, du moins j'en ai la conviction... Et il m'a suffi de vous voir un instant pour en avoir la presque certitude... Montez donc ! Nous serons mieux... Ce sera plus intime. Saivez moi... — C'est que je crains de vous déranger... — Si vous me dérangez, je vous le dirais. Venez. Elle lui montra le chemin.

Cette boule de graisse blanche, soufflée comme une baudouche et qui semblait rebondissante comme un ballon d'enfant, était déjà à moitié de son escalier. Elle s'arrêta et dit en souriant, déjà très familière : — L'antichambre est destinée aux patients, aux gens du commun. Elle n'est pas faite pour celles qui vous ressemblent.

Cette aisance de manières toute ronde comme la personne de Clarisse, donnait de vagues inquiétudes à la pauvre fille. Elle se sentait gênée, comme elle eût été au seuil d'un mauvais lieu.

Cependant, elle n'osait reculer. Et après tout, elle se dit qu'elle n'avait rien à craindre, qu'elle n'était que l'exagération des défauts de cette femme, qui du moins avait le mérite de lui montrer une complaisance qu'elle n'avait rencontrée nulle part depuis qu'elle errait à la recherche d'une position sociale. A l'entresol, elle respira tout d'abord un air qui lui était parfaitement inconnu. Ce fut comme une révélation d'un monde qu'elle ignorait.

Dans cet appartement bas, à la mode de la Restauration, elle se trouvait dans une atmosphère lourde, pimentée de senteurs à la fois acres et exquises, à peu près comme dans une boutique d'herboriste ou de parfumeur à rabais. Le mobilier non plus ne ressemblait pas à ceux qu'elle avait vus jusque-là. Ce n'était ni un mobilier de riches comme celui de la ville Pleyber, à l'avenue d'Inkermann, ou du château de la comtesse en Bretagne, ni un mobilier de pauvres. Cela ressemblait plutôt aux exhibitions des magasins de bro-